



LES ARTISTES DE LA FAIM

Dans *Écrire la faim* : Franz Kafka, Primo Levi, Paul Auster, Séverine Danflous pose les questions du lien et du vital. Et expose comment la littérature nourrit et celui qui la produit et celui qui la lit.

PROPOS RECUEILLIS PAR JEAN-FRANÇOIS ROUZIERES

LIRE

Écrire la faim : Franz Kafka, Primo Levi, Paul Auster de Séverine Danflous, L'Harmattan, 2015, 222 p., 22€

SÉVERINE DANFLOUS

a étudié la littérature comparée, elle est professeure de lettres modernes.

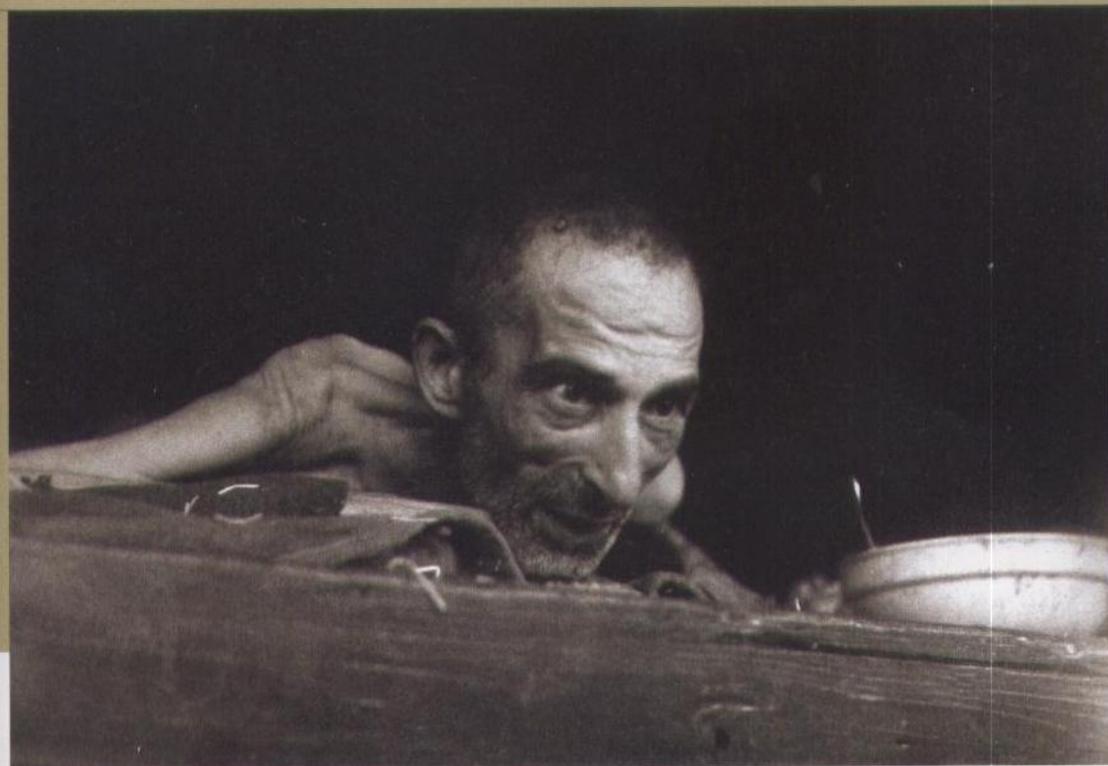
TC: Pourquoi écrire sur Kafka, Levi, Auster? Quels sont leurs liens? Leur point commun n'est-il pas d'envisager l'écriture comme une nécessité vitale qui implique aussi leurs corps?

Séverine Danflous: Les liens entre ces auteurs ne sont pas évidents *a priori* mais chacun d'eux entretient un rapport à la faim que je désirais creuser plus avant. Franz Kafka meurt de faim et de soif au sanatorium de Kierling en corrigeant les épreuves de son ultime nouvelle *Un artiste de la faim*. Le paradoxe est étonnant, révoltant, pour le moins parlant. Mais la faim traverse toute son œuvre depuis *Les recherches d'un chien* dans lequel un chien veut partir en quête de l'origine de la nourriture contre la loi canine, en passant par *La métamorphose* où Gregor Samsa, transformé en un insecte (cafard ou cloporte) dépérit à force de ne plus pouvoir se sustenter et rejette la nourriture acculturée pour l'ordure, jusqu'aux écrits intimes qui témoignent des désordres alimentaires qui rongent Franz Kafka. Chez Kafka, la faim est liée à son corps souffrant, à ses thèmes de prédilection et à sa pratique scripturaire: il écrit sa douleur, ne peut faire autrement que l'écrire... Paul Auster se situe dans la filiation directe de Kafka qu'il admire et cite. Il tisse un rapport référentiel à la littérature en général, à Kafka, à Knut Hamsun, en particulier dans son essai *L'art de la faim*. Son expérience de la faim est très peu autobiographique, il retranscrit l'épisode varois de sa faim dans *Revenants*, le dernier volet de *La trilogie new-yorkaise*, et le raconte plus précisément dans *Le diable par la queue* (au titre bien plus évocateur en anglais *Hand to mouth*, «la main à la bouche»). S'il associe souvent la faim à l'art et à l'épreuve des limites entre la vie et la mort, il en fait un art funambule et le replace dans le contexte puritain américain du *countdown*, une forme d'épure et de retour au zéro pour apurer les comptes et les corps. La faim austérienne se construit également sur des binômes antinomiques dans une société de l'excès qui oscille sans cesse entre le plein et

le vide, le gras et le maigre. Quant à Primo Levi, il s'agit d'une faim subie et décidée par d'autres en vue d'une destruction de son humanité, d'une extermination de l'humain. L'expérience concentrationnaire décrite expose une faim combinée à une souffrance physique absolue: la faim, le froid, le corps qui s'effondre, la perte de l'identité et du nom remplacé par un numéro à retenir en allemand (et donc la perte de la langue aussi). Écrire cette faim-là revient à se redéfinir en tant qu'homme, comme celui qui a franchi les limites du vivant et est revenu nous en rapporter la trace. C'est une expérience intime et une expérience-limite puisque écrire sa faim revient à offrir en pâture son corps souffrant aux lecteurs. Mais cette épreuve de la faim dit au lecteur beaucoup de la démarche artistique en général, elle témoigne de l'implication du corps dans l'écriture, du don absolu de soi, nécessaire à tout acte créatif.

L'écriture n'est-elle pas un retour aux origines? N'y aurait-il pas la nécessité d'un renoncement au sein maternel, mais aussi une faim de père?

L'« artiste de la faim » (c'est une expression que j'emprunte au poète Claude Vigée) cherche nécessairement à procéder à une forme de retour aux origines. Mais ce qui est particulièrement intéressant, à mon sens, c'est qu'il ne s'agit pas uniquement d'une régression vers le maternel mais aussi d'une acclamation du besoin paternel, une faim de père. Kafka et Auster, en particulier, écrivent sur leurs pères, et leur faim devient quête du père. Le manque essentiel n'est plus seulement celui du sein maternel perdu mais un sein au contour de père. Cette faim du père s'érige à la fois en tombeau littéraire dans *L'invention de la solitude* ou *La lettre au père* et c'est une manière de réinventer la figure du père, un père devenu personnage. Quel meilleur moyen de se constituer une voix à soi, loin du père et avec le père? Chez Levi, la problématique du père est tout autre, elle est proche de la quête austérienne de se forger un



Écrire sa faim revient à offrir en pâture son corps souffrant au lecteur.

© E. Schwab / AFP

père en littérature, qui devient un père de littérature. Écrire sur les traces des pères de la littérature, de l'origine de la poésie (Homère, Dante, Virgile) : la quête devient filiation littéraire et spirituelle.

Manger le texte serait donc aussi nécessaire que manger tout court ? On mangerait le livre en quelque sorte, et l'écrivain aurait faim d'histoires ? Il est donc question de digestion de mets et de mots qui parfois ne se digèrent pas ?

Le rapport au texte est souvent un rapport de réplétion et de satiété lors de la lecture, comme le dénoncent parfaitement les métaphores usuelles du type « dévorer un livre », « avaler des pages », « digérer sa lecture ». La Bible utilise déjà la métaphore du livre mangé en lieu et place des paroles divines (Ézéchiel dans l'Ancien Testament et Jean dans le Nouveau : « *Je pris le petit livre de la main de l'Ange et l'avalai ; dans ma bouche, il avait la douceur du miel ; mais, quand je l'eus mangé, il remplit mes entrailles d'amertume* », Apocalypse 10,9-11). L'acte de consommation ou

de dévoration devient une manière de faire sienne, de prendre avec soi la parole. Les mets et les mots se mangent mais il faut prendre garde à ce qu'ils ne se transforment pas en maux. Dès le texte biblique, le petit livre divin mangé apporte avec lui une certaine amertume. L'expérience de Primo Levi est en cela particulièrement parlante. Il est soumis à l'épreuve d'une faim dévorante qui devrait l'annihiler. Et, plus que la nourriture, ce qui lui permet d'affronter sa faim, de lutter contre elle, ce sont les mots et pas n'importe lesquels. Levi dérape sur l'origine du poétique, *La divine comédie* de Dante : le souvenir des vers est aussi important que sa soupe du jour, voire plus puisqu'il est prêt à la sacrifier. La poésie réenchante l'homme et le sauve du naufrage. Même dans des situations extrêmes, Antonin Artaud nous le disait déjà avec une grande acuité, la littérature ne sauve pas toute seule mais elle a un pouvoir d'une force égale à celle de la faim. Les mots s'avalent, se régurgitent, ils agissent sur les corps et les esprits.

Homère racontait cela. *L'odyssée* est une suite de banquets où l'on se nourrit tout autant de mets que de mots ou de récits d'aventure et Ulysse ne pourra être sauvé qu'à condition d'accepter sa faim, de refuser les fleurs de lotus qui font oublier le chemin du retour. Les mots mangés à la place de la nourriture sont de l'ordre d'un élan vital.

Il est aussi question de dette et de dépense... Auster, Kafka et Levi ont chacun une dette. Est-ce une dette impayable ? Et faut-il nécessairement payer ? En d'autres termes, sommes-nous toujours coupables ?

La réflexion autour de la dette est éminemment humaine. Cette écriture de la faim qui est aussi une écriture du Moi souffrant peut s'apparenter à une forme d'autodestruction, d'annulation du corps. Mais c'est aussi une autre manière de cher-

Jean dévorant le Livre de vie (Apocalypse 10), détail d'une gravure d'Albrecht Dürer.
© E. Schwab / AFP



L'acte de dévoration devient une manière de prendre avec soi la parole. Si les mets et les mots se mangent, il faut prendre garde qu'ils ne se transforment pas en maux.

→

cher ses origines et de creuser son rapport aux autres. Franz Kafka est le seul mâle survivant de sa lignée, il a contracté enfant une dette qui ne peut être remboursée, celle du seul garçon vivant. Primo Levi s'inscrit dans une dette encore plus profonde puisqu'elle est liée au « syndrome du survivant », au « Pourquoi moi et pas un autre ? ». Quant à Auster, l'entrée dans l'écriture se fait par un deuil, conjugué à une dette envers son père. Celui-ci, en mourant, lui accorde une somme substantielle, un héritage qui lui permet d'écrire et d'arrêter les travaux alimentaires. Comme dans toute tragédie grecque, en naissant, on contracte une dette impayable. Les artistes de la faim proposent à la littérature de nous sauver, de nous aider à rembourser. C'est une thématique particulièrement cuisante dans l'œuvre de Paul Auster puisque ses personnages dilapident souvent l'argent mal acquis ou les héritages trop lourds à porter : ils sont pris entre dépossession et économie du gaspillage. Cette forme de dépense consiste ainsi non pas en une consommation mais en une consommation des biens, pour reprendre l'analyse de Georges Bataille. Il faut se débarrasser de ce qui encombre, s'affranchir d'une société qui rejette l'étranger, le différent, le déshérité. Les hommes de la faim sont condamnés à la marge par la dépossession de tous leurs avoirs. Ils sont mis à nu par un décompte de leur être. Que reste-t-il de nous une fois débarrassés de tout ce qui nous ancre, de nos possessions ? Ainsi, l'écriture de la faim cherche à dépenser ses mots pour lutter contre cette culpabilité qui mine et s'acquitter de toutes les dettes.

Vous évoquez le fait que Primo Levi se jette dans la poésie pour fuir la barbarie. Écrire serait donc le seul moyen de soutenir l'insoutenable, de ne jamais écrire la fin ?

L'art permet de laisser une empreinte, une trace, une voix ; en cela, il est anamnèse. Il donne un corps, un espace aux voix naufragées, avec Primo Levi. Et c'est bien l'une de ses ambitions de ramener d'entre les morts les voix englouties. La voix de la faim est d'essence orphique. Dans la mythologie antique, le poète Orphée revient des Enfers sans son épouse, Eurydice, mais il ramène au jour une voix enténébrée. Cette voix marquée par la nuit, par le contact des morts n'est pas sans évoquer ce que j'appelle « la voix de la faim ». Elle qui recherche l'épure, qui veut faire parler les corps souffrants rappelle, au fond, que l'expérience fondamentale est celle dont on ne peut rendre compte par les mots. Et qui devra pourtant devenir écriture. Écrire la faim est une lutte contre la fin inévitable, contre la disparition des corps. Cela revient à fabriquer une voix qui doit toujours parler alors même qu'elle s'éteint ou, comme l'énonce si bien Samuel Beckett, dans *L'innommable* : « Je n'ai pas de voix et je dois parler, c'est tout ce que je sais, c'est autour de cela qu'il faut tourner. » Écrire sa faim devient une manière de détourner le mot « fin », de contourner la mort et de déborder des limites de l'humain trop humain. Il faut s'affranchir de la disparition en la couchant sur le papier. Alors Kafka peut écrire sa propre mort dans les marges corrigées d'*Un artiste de la faim*. ■